

Hommage académique du professeur Roger Aubert (16 janvier 1914-† 3 septembre 2009), prononcé à l'église Saint-François de Louvain-la-Neuve le 9 septembre 2009

Évoquer en quelques minutes le parcours académique d'un grand maître de l'histoire contemporaine n'est jamais chose aisée. S'agissant du professeur Roger Aubert, disons-le de suite, c'est chose impossible ! Né avec le XX^e siècle — que les historiens font commencer avec la première guerre — il en aura traversé tous les soubresauts et en aura marqué de ses écrits la vie intellectuelle et scientifique : l'œuvre de Roger est de celles qui ont marqué l'historiographie du catholicisme et, de manière plus discrète, contribué significativement aux avancées de la théologie.

Si l'on considère que son itinéraire scientifique commence avec l'obtention de son diplôme de candidat en histoire à la faculté de philosophie et lettres de l'Institut Saint-Louis en 1931, c'est trois quarts de siècle d'aventures scientifiques qu'il conviendrait de couvrir : une thèse de doctorat n'y suffirait pas ! D'autant que le bilan est impressionnant — pour ne pas dire « monstrueux », au sens de « totalement hors-normes ». Le décompte provisoire de ses écrits, en effet, arrêté pour ses 95 ans, fait état de 603 titres d'ouvrages et d'articles significatifs, sans parler des 4050 notices publiées dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* (qui vont de quelques paragraphes à plusieurs dizaines de colonnes), ni parler des comptes rendus : rien que dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, le chanoine Aubert a signé plus de 150 comptes rendus approfondis et 6500 recensions brèves. Quantité n'est pas qualité, dit-on, certes, mais de ce dernier point de vue également, l'inventaire est époustouflant : que ce soit en théologie ou en histoire, il comporte de nombreux ouvrages qui ont fait date, qui ont ouvert des brèches, qui ont permis à ses très nombreux élèves, pour citer Bernard de Chartres, d'être « comme des nains sur des épaules de géants », « d'être portés et soulevés par leur stature gigantesque ».

À l'impossible nul n'est tenu : l'œuvre accomplie par le chanoine Aubert est telle par son ampleur et sa richesse, qu'elle n'autorise ici qu'une brève évocation, qui paraîtra bien pauvre à plus d'un eu égard à sa propre expérience. C'est d'autant plus vrai que l'éloge académique est, par nature, un genre mineur et ingrat : il n'y est pas question, comme dans la biographie, d'analyser, avec empathie et recul critique tout à la fois, la richesse et la complexité d'une personnalité, la fécondité et les limites éventuelles de son action multiforme. Ses prétentions sont bien plus humbles et j'en demande par avance pardon à tous ceux qui sont ici réunis pour la cérémonie des adieux. La tâche qui me revient

consiste à évoquer brièvement quel fut le parcours de celui qui nous quitte dans l'institution qui lui était si chère et à laquelle il a consacré toute son existence, de dire aussi l'immense gratitude qui est la nôtre.

C'est en 1931 qu'a commencé l'aventure louvaniste de Roger Aubert : après sa candidature en histoire à Saint-Louis, il y obtient le doctorat en philosophie et lettres, l'équivalent de notre licence puis maîtrise, en 1933. Il n'est pas encore question d'histoire de l'Église : c'est aux juges militaires dans les Pays-Bas espagnols au 17^e siècle, qu'il consacre son mémoire mené sous la direction du professeur Léon van der Essen. On y est vite cependant. Entré au séminaire de Malines l'année même, il revient immédiatement à Louvain pour y suivre les cours de l'Institut supérieur de philosophie. L'année suivante, il commence sa formation théologique au grand séminaire de Malines. Il est ordonné prêtre diocésain trois ans plus tard, en 1938, et proclamé bachelier en juillet 1939.

Il revient ensuite à Louvain pour y parfaire sa formation théologique et y présente sa thèse de doctorat consacrée à *L'analyse de l'acte de foi à la fin du XIII^e siècle* en juin 1942, puis sa thèse de maîtrise en août 1945, toujours sur *Le problème de l'acte de foi*, mais en ajoutant aux *Données traditionnelles* les *résultats des controverses récentes*. Je voudrais m'arrêter quelques instants à cette dernière, parce qu'elle est à plusieurs égards significative. D'abord, le récipiendaire n'en avait pas choisi la problématique et c'est par « obéissance » à son évêque, le cardinal Van Roey, comme il l'a lui même raconté plus tard¹, qu'il dut se résoudre à traiter une « question d'actualité ». C'est une attitude dont il ne se départira jamais, ce qui ne l'a par ailleurs jamais empêché d'aborder ses travaux avec la liberté intellectuelle dont il a toujours fait preuve par la suite. Ensuite, en y abordant avec la distance critique de l'historien des auteurs inquiétés au cours de la crise moderniste (Blondel, Laberthonnière, etc.), il a, pour reprendre son expression, « rendu quelques services » : après les excès de la répression antimoderniste sous Pie X, il fut longtemps impossible d'aborder cette tragique période de l'histoire de l'Église autrement qu'en théologien soucieux avant tout de virginité doctrinale. Il est ainsi l'un des premiers, du moins parmi les « théologiens », à avoir historicisé le débat et à avoir dès lors contribué à « libérer » la pensée catholique d'un carcan qui l'étouffait depuis des décennies. J'en prends pour témoin un des pionniers des études modernistes — et sans doute son meilleur spécialiste (il fut le premier à y consacrer une thèse de doctorat remarquée en 1962) —, Émile Poulat, dans l'hommage qu'il rendait au chanoine Aubert en 2004, à l'occasion de son 90^e anniversaire. La citation est un peu longue, mais elle rend bien, mieux que je ne pourrais le faire, justice au mérite de Roger Aubert :

¹ *Hommage aux professeurs Roger Aubert, Léopold Genicot, Alfred Van der Essen : 10 mai 1984*, Louvain-la-Neuve, 1985.

« J'en arrive ainsi tout naturellement au labeur immense et à l'œuvre impressionnante de M. Aubert, avec son portique géant — 800 pages —, *Le Problème de l'acte de foi* : une thèse de théologie dans l'esprit positif de Louvain. L'auteur y part des « données traditionnelles », des Pères de l'Église à Vatican I. Suit un grand balayage des « controverses récentes » : un état de la question qui occupe plus de la moitié du livre et fait la part belle à la querelle autour de l'immanence. La troisième partie dégage de cette rétrospection des « perspectives d'avenir » où se révèle, chez le jeune docteur, une capacité spéculative qu'il renoncera vite à cultiver. Les théologiens n'appréciaient guère cette intrusion de l'histoire dans le champ de leur réflexion, et lui-même, je l'ai dit, ne cacha jamais qu'il préférerait de beaucoup l'histoire de la théologie à la théologie de l'histoire. [...]

Je voudrais saisir cette occasion pour rectifier et préciser une impression de jeunesse. Quand je commençais mes recherches sur la crise moderniste, au milieu des années 1950, j'eus le sentiment d'une sorte de trou noir depuis le début des années 1930. Autour de moi, quand j'interrogeais, je ne rencontrais que silences ou, du moins, réticences, et même incitations à changer de sujet. [...]

Dans cette perspective, deux pionniers ont, avant l'heure, annoncé le grand départ des études modernistes : Maurice Nédoncelle en 1935, avec *La Pensée religieuse de Friedrich von Hügel*, et, dix ans plus tard, Roger Aubert, au centre de sa thèse. La question décisive, ici, ce n'est pas l'intérêt durable de leur travail, mais leur intérêt daté pour ce travail, à une époque où tout justifiait d'autres curiosités² ».

Ce n'est donc pas un hasard si ce travail connut quatre éditions, la dernière en 1969 !

Tandis qu'il terminait sa thèse de maîtrise, Roger Aubert avait entre-temps été nommé en 1944 professeur au grand séminaire et au séminaire Saint-Joseph de Malines, où il enseigna pendant une petite dizaine d'années l'histoire ecclésiastique, la patrologie, puis la théologie fondamentale. Parmi ses étudiants, certains, comme Albert Houssiau, ont eu la carrière que l'on sait et ont conservé de ses cours sur la théologie de l'Église un souvenir marquant. Dès cette époque, le professeur témoigne déjà d'une capacité de travail hors du commun, qui débouche, en 1952, sur l'édition d'une autre brique (510 p.) qui fera date : le *Pontificat de Pie IX*, qui lui avait été demandée par Augustin Fliche pour la célèbre collection *Histoire de l'Église des origines à nos jours*, que ce dernier dirigeait. Ce travail mérite également que l'on s'y arrête quelque instant, parce qu'il a contribué, comme le note Jean Pirotte, « à sortir l'historiographie religieuse des ornières de l'apologétique »³ : « Une connaissance profonde du champ théologique s'y appuyait sur la rigueur critique de l'historien ;

² É. POULAT, Préface, dans *Écrire l'histoire religieuse contemporaine : bilan, tendances récentes et perspectives (1975-2004)*. *Hommage au professeur Roger Aubert à l'occasion de ses 90 ans*, sous la dir. de L. COURTOIS, J.-P. DELVILLE, E. LOUCHEZ, J. PIROTTE, F. ROSART et G. ZELIS, Louvain-la-Neuve, 2005, p. 14.

³ *Le pontificat de Pie IX, 1846-1878*, Paris, 1952 (Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours, t. XXI). Réédition en 1963.

l'expression était vraie, libre, mais toujours mesurée, des pistes étaient tracées ». Toujours est-il que la liberté de ton dont témoignait l'ouvrage, et cela vaut également pour le bilan de *La théologie catholique au milieu du XX^e siècle*⁴ publié l'année suivante — nous sommes alors entré dans ce qu'on appelle parfois la « phase intégriste du pontificat de Pie XII » —, agaça les milieux romains, comme le note André Molitor dans ses mémoires⁵. Je garde en mémoire d'y avoir lu, alors que j'étais jeune chercheur⁶, une présentation très pertinente d'Antonelli, le secrétaire d'État de Pie IX, mais qui dut faire grincer les dents à Rome : « Antonelli resta toute sa vie un parvenu avide d'argent [...] qui devait effectivement laisser une belle fortune à ses enfants naturels ». On reconnaîtra là le sens de la formule qui, tout en appelant un chat un chat, dégageait parfois une pointe d'humour — involontaire à mon avis — que d'aucun pourrait qualifier de « libertaire ». En toute hypothèse, la voie était ouverte...

1952 ne fut pas seulement pour Roger Aubert l'année de son Pie IX : le chanoine De Meyer étant tombé gravement malade, c'est lui qui fut appelé à le remplacer au pied levé, en étant chargé non seulement des chaires conjointes d'histoire moderne à la faculté de philosophie et lettres et d'histoire ecclésiastique à la faculté de théologie, mais aussi de la direction de la *Revue d'histoire ecclésiastique* et du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Il devait assurer ces fonctions jusqu'à son éméritat, en 1984, et même bien au-delà. En effet, ce n'est que quelques années plus tard, en 1990, que la direction de la *Revue* est passée aux mains des professeurs Jan Roegiers (pour la Katholieke Universiteit Leuven) et Claude Soetens (pour l'Université catholique de Louvain). Quant au *Dictionnaire*, le chanoine Aubert y a travaillé jusqu'il y a quelques mois, même si, depuis 2005, un « second » lui avait été adjoint pour assurer la relève. Il faut cependant préciser ici que la matière accumulée par lui devrait permettre de publier sous son nom deux fascicules par ans pendant quatre ou cinq ans...

Le temps me manque pour évoquer l'abondante production du chanoine Aubert que j'ai évoquée en commençant cet exposé, pour en analyser les contenus, pour en caractériser les méthodes. J'y renonce sans trop de scrupules, sachant que trois volumes d'hommage publiés en 1994, en 2004 et en 2009, à l'occasion des ses 80^e, 90^e et 95^e anniversaires, s'y emploient mieux que je ne pourrais le faire

⁴ R. AUBERT, *La théologie catholique au milieu du XX^e siècle*, Tournai, 1954. A d'abord paru dans *La Revue nouvelle*, t. 17, 1953, p. 561-576 ; t. 18, 1953, p. 38-46, 161-181, 272-292.

⁵ A. MOLITOR, *Souvenirs. Un témoin engagé dans la Belgique du 20^e siècle*, Paris-Gembloux, 1984, p. 271.

⁶ Roger AUBERT, *Le pontificat de Pie IX*, Paris, 1952, p. 85.

ici. J'y renvoie donc l'auditeur désireux d'en savoir plus⁷, pour ne retenir ici qu'une idée force. Comme son prédécesseur, le chanoine De Meyer, Roger Aubert s'est inscrit dans la tradition inaugurée à Louvain par le chanoine Alfred Cauchie à la fin du XIX^e siècle et qui se plaisait à proclamer que « l'Église n'a pas besoin de mensonge ! ». Bien que prêtre, Cauchie n'était pas théologien et avait reçu sa formation historique à la faculté de lettres, avant de se perfectionner en Allemagne, non dans une faculté de théologie — où l'histoire de l'Église est encore parfois considérée aujourd'hui comme une « discipline théologique » —, mais dans une faculté profane. Roger Aubert a suivi le même itinéraire, sans concession. Résumant des positions déjà arrêtées bien auparavant, il écrivait en 1963 — avant le concile donc —, dans l'introduction à la *Nouvelle histoire de l'Église* : « Pas plus qu'il n'y a deux sortes de mathématiques, l'une qui serait chrétienne et l'autre pas, il ne peut pas non plus y avoir deux sortes d'histoires de l'Église, l'une inspirée par la théologie et l'autre pas »⁸. C'est pour nous chose évidente, mais ça ne l'est toujours pas pour tout le monde aujourd'hui et ça ne l'était certainement pas en 1963. À y regarder de plus près, ce principe est précisément celui qui est fermement condamné dogmatiquement par l'encyclique *Pascendi* de Pie X, et qui à l'époque, avait toujours force de loi.

Il y aurait beaucoup à dire sur la richesse et la fécondité de l'enseignement de Roger Aubert, mais ici aussi, le temps me manque. Retenons simplement qu'entre 1952 et 1984, il a formé des générations d'étudiants, tant en philosophie et lettre qu'en théologie, et dont beaucoup sont devenus des maîtres à leur tour. Comme l'a noté Claude Soetens, ses anciens étudiants « se plaisent à dire que son enseignement était à la fois passionnant et lumineux ; il dominait la masse de ses sources dans des synthèses très personnelles et il suscitait le travail en indiquant des pistes sûres, des lectures essentielles à faire à propos de chaque

⁷ *Le cardinal Mercier (1851-1926). Un prélat d'avant-garde. Publications du Professeur Roger Aubert rassemblées à l'occasion de ses 80 ans*, Hommage édité par J.-P. HENDRICKX, J. PIROTTE et L. COURTOIS, Louvain-la-Neuve, 1994. *Écrire l'histoire religieuse contemporaine : bilan, tendances récentes et perspectives (1975-2004). Hommage au professeur Roger Aubert à l'occasion de ses 90 ans*, sous la dir. de L. COURTOIS, J.-P. DELVILLE, E. LOUCHEZ, J. PIROTTE, F. ROSART et G. ZELIS, Louvain-la-Neuve, 2005, *La papauté contemporaine (XIX^e-XX^e siècles)/Il papato contemporaneo (XI^o-XX^o secoli)- Hommage au professeur Roger Aubert, professeur émérite à l'Université catholique de Louvain, pour ses 95 ans/Omaggio al canonico Roger Aubert, professore emerito all'Università cattolica di Lovanio, per i 95 anni* (Bibliothèque de la RHE, 90/Collectanea archivi vaticani, 68), sous la dir. de J.-P. DELVILLE, M. JACOV, L. COURTOIS, F. ROSART et G. ZELIS, Louvain-la-Neuve–Leuven–Cité du Vatican, 2009.

⁸ R. AUBERT, *Introduction générale de la Nouvelle histoire de l'Église*, sous la dir. de L.-J. ROGIER, R. AUBERT et M.D. KNOWLES, t. I, *Des origines à saint Grégoire le Grand*, par J. DANIELOU et H. MARROU, Paris, 1963, p. 7.

sujet traité »⁹. Il a dirigé pas moins de 250 mémoires et thèses, ce qui explique le nombre important de ses anciens doctorands qui ont par la suite accédé à la carrière académique. Rien qu'à Louvain, ils sont une bonne dizaine. Quelques noms, en étant certain d'en oublier : Jacques Étienne (1953 et 1956), Maurice Cheza (1963), André Haquin (1965), Rudolf Reszohazy, Jacques Lory (1971), Jean Pirotte (1971), Jean-François Gilmont (1976), Monique Foket (1981), Michel Dumoulin (1981), Claude Soetens (1971), Micheline Libon (1986) et votre modeste serviteur (1998).

L'esquisse serait tronquée si je n'évoquais moi aussi, comme d'autres avant moi, l'extraordinaire générosité du chanoine Aubert. Sans parler de son temps — notre bien le plus précieux — dont il n'a jamais été avare avec ses élèves, il a soutenu matériellement d'innombrables entreprises. On pense bien sûr à la bibliothèque, à qui il a donné, tout au long de sa carrière, un nombre impressionnant d'ouvrages et à qui il a multiplié les dons destinés à compléter nos collections. On pense également à la Fondation Aubert-Genicot-van der Essen-Godding, dont le capital fournit des intérêts substantiels pour des acquisitions « extraordinaires ». Mais il y a aussi soutenu de ses deniers colloques, expositions, projets éditoriaux, qui, sans son aide, n'auraient sans doute pu voir le jour. De ce point de vue, l'ARCA, les Archives du monde catholique, lui doivent beaucoup.

On ne s'étonnera pas, à l'audition de ce qui précède, que celui qui vient de nous quitter ait été gratifié, au cours de sa longue carrière, de nombreuses distinctions que je me refuse, pour ma part, de qualifier simplement d'honorifiques. En 1959, il devient ainsi membre de l'Académie nationale de Metz. Quelques années plus tard, il est promu docteur honoris causa de l'Université catholique de Nimègue (en 1963), de l'Université du Sacré-Cœur à Milan (en 1965), et de l'Université de Tübingen (en 1967). En 1968, il est élu membre de l'Académie royale de Belgique (Classe des lettres et des sciences morales et politiques) et membre du Comité pontifical des sciences historiques. Membre de la British Academy en 1980, il est fait docteur honoris causa de l'Université de Graz (Autriche) en 1985, alors qu'il vient d'accéder à l'éméritat. En 1997, enfin, à l'âge de 83 ans, c'est au tour de l'Université de Sherbrooke (Québec, Canada) d'en faire un de ses docteurs.

Pour tout cela, Monsieur le chanoine, pour tout ce que vous avez été pour nous, un immense Merci.

⁹ On peut se référer à la vivante évocation du professeur présentée, au moment de son éméritat, par un de ses anciens devenu professeur et doyen à la faculté de Théologie, R. GRYSOON, dans *Revue théologique de Louvain*, t. 15, 1984, p. 401.

Permettez-moi pour terminer ce trop bref parcours de la carrière de Roger Aubert, une évocation de la figure du croyant et du prêtre, laquelle donne à sa traversée singulière du siècle la plénitude de son sens. Au terme d'une vie de labeur acharné et fécond, poursuivie dans le désir d'une double fidélité à l'Église et aux hommes, c'est la parole de Jésus en Jean 15,5 qui me revient en mémoire : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments : celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là portera du fruit en abondance ». Si la mort le soustrait pour toujours au commerce des vivants, souvenons-nous, avec saint Irénée, de l'espérance qui a nourri tous ses engagements et dans laquelle il s'est éteint paisiblement : « *Vivens homo gloria Dei : vita autem hominis visio Dei* » « La gloire de Dieu c'est l'homme vivant. La vie de l'homme cependant, c'est la vision de Dieu »¹⁰.

¹⁰ Irénée de Lyon, *Contre les hérésies* IV, 20, 7.